

D'Acronauplie à Nezero

Les trotskystes grecs dans les prisons et les camps

Par Karliaftis, Loukas

Avertissement :

Nous publions ici un classique de l'histoire des trotskystes grecs, dont le lecteur français ne connaît les grandes lignes que par les passionnants **Mémoires** de Stinas, mais qui va probablement être renouvelée par la thèse de notre ami Emmanoulidis. Il s'agit du calvaire qu'ont vécu entre 1937 à 1944 les trotskystes grecs, et notamment de l'exécution de Pantelis Pouliopoulos.

Jusqu'en 1927, l'Opposition de gauche grecque était l'Organisation Communiste des Bolcheviks-léninistes (Archiomarxistes), la KOMLEA, fondée en 1923. Les trotskystes proprement dits étaient apparus à la fin des années vingt, sortant de l'organisation archiomarxiste ou du PC grec (le KKE), divisés en groupes rivaux :

- le groupe aux noms successifs divers, connu comme Spartakos, fondé en 1927, était dirigé par l'ancien secrétaire général du PC, **Pantelis Pouliopoulos**.
- en 1930, le groupe dit des « *fractionnistes* », ancien noyau militant des étudiants archiomarxistes, était dirigé par **Mikhalis Raptis** et **Christos Soulas**, avait rompu avec les archiomarxistes et fondé le « *Groupe communiste unifié* » (KEO).
- en 1932, exclu du KKE, un groupe dirigé par **Agis Stinas**, avait fusionné avec le KEO pour former le « *Bolchevik-Cours nouveau* » de **Giorgos Vitsoris**, avait rompu avec le groupe archiomarxiste qui avait quitté l'Opposition de gauche internationale pour rejoindre le Bureau de Londres.

Ce fut le signal de deux regroupements :

- KEO (Raptis) et Spartakos (Pouliopoulos) constituèrent l'Organisation communiste internationale de Grèce (OKDE)

La minorité Stinas de l'Opposition léniniste du KKE (LAKKE) fusionna avec le *Bolchevik - Cours nouveau*, constituant l'Union communiste internationale (KDEE) en contact avec le secrétariat international, donc « *section officielle* ».

En 1937, les trois groupes, dirigés par G. Vitsoris, P. Pouliopoulos et M. Raptis fusionnent et constituent l'Organisation unifiée des communistes internationalistes de Grèce (EOKDE),

Une organisation autour de Stinas, reste de l'OKDE, à l'extérieur. Nous arrivons ici au début de notre sujet.

L'étude qui suit est de **Loukas Karliaftis** *alias* **Kostas Kastritis** qui fonda l'EOKDE en 1934, après sa rupture avec les archiomarxistes et son alliance avec Raptis et Pouliopoulos. En 1942, il dirigeait le Parti ouvrier internationaliste de Grèce, l'EDKE. Rescapé des prisons et des camps, il est le leader de la première tendance au congrès de réunification de 1946, mais fut mis en minorité par un bloc et rejoignit le Comité international de **Healy** et **Lambert**. Il est l'auteur de travaux historiques sur le trotskysme en Grèce très peu connus en Occident mais sortis de l'obscurité par *Revolutionary History*, où cet article est paru au printemps 1991 (III, 3, pp. 24-37). Nous avons préféré refaire une traduction qu'utiliser la première mise en circulation.

Nous nous sommes permis de l'abrégé légèrement, en mettant en note ou en supprimant des passages, notamment sur des questions qui ont été largement traitées depuis la première parution. Nous nous sommes permis, sur des questions personnelles délicates, d'apporter en note des précisions, parfois des rectifications sur la base des matériaux récemment accessibles.

CLT

Document

Malgré une intense répression, les arrestations et une terreur sans précédent, outre le fait que les membres les plus capables du mouvement trotskyste étaient déjà emprisonnés dans les camps de concentration de la dictature du général Metaxas, les trotskystes organisèrent la conférence de fondation de l'Organisation des communistes internationalistes de Grèce, l'EOKDE, en février 1937. L'OKDE et les groupes de Cours Nouveau, qui avaient tous deux leurs racines dans la révolution russe et la naissance du bolchevisme et du trotskysme en Grèce, s'unifièrent à cette conférence.

La mise sur pied de l'OKDE fut le résultat d'une coopération étroite et d'une discussion d'idées entre les deux tendances pendant toute l'année 1936. Nous avons joué un rôle révolutionnaire authentique pendant cette période et à travers la magnifique révolte de Thessalonique. Ainsi fut forgée une unité imbrisable et, en février 1937, fut fondée une organisation trotskyste qui voulait travailler dans le cadre de l'orientation de Trotsky pour la construction de la IVe Internationale. Les circonstances, dans lesquelles cette unification nécessaire et chargée d'espoir prit place, furent extrêmement dures. On peut donc aller jusqu'à l'appeler **un événement historique**.

La conférence d'unification se tint en février 1937 dans un canyon des montagnes du Pentélique en Attique. Elle dura une journée et fut suivie par environ quinze camarades, tous bien connus et ayant joué un rôle important dans l'histoire du mouvement ouvrier. Les prisonniers d'Acronauplie et des autres camps de concentration n'étaient bien entendu pas représentés. Dans son discours de clôture, L. Vourzoukis a relevé qu'il y avait plus de participants de *Cours nouveau*. Le nouveau Comité central comprenait **Pantelis Pouliopoulos**, dirigeant de l'organisation unifiée, **Mikhalis Raptis** et **G. Vrychopoulos** de l'OKDE ainsi que **L. Vourzoukis**, **Khristos Anastasiades** et **Giannis Tamtakos** de *Cours nouveau*. D'autres participants – j'ai oublié ou n'ai jamais su les noms de certains. Les camarades qui étaient encore en prison avec des peines inférieures à douze mois, qui pouvaient être renouvelées indéfiniment, n'étaient pas éligibles au nouveau CC.

La résolution de la conférence souligna que la dictature en Grèce montrait que la bourgeoisie était obligée de construire un appareil d'Etat fort, pouvant venir à bout des divisions nationales qui avaient explosées dans la rébellion de Thessalonique en mai 1936, du mouvement ouvrier et de tous les problèmes posés pour les gros besoins en ressources en vue de la guerre mondiale qui venait :

« La dictature était devenue inévitable, en résultat de la colère grandissante des masses qui se manifesta dans plusieurs longues luttes révolutionnaires qui, dans tout le pays et devant l'aggravation de la crise économique mondiale, combinée au soulèvement révolutionnaire de la Guerre civile espagnole et à la menace imminente d'une nouvelle guerre impérialiste, pouvait être transformée en tempête révolutionnaire généralisée ».

La conférence assura que l'obstacle principal aux progrès du mouvement ouvrier était le parti communiste (KKE) qui avait mené au désastre les luttes ouvrières, aidant ainsi **Metaxas** à imposer sa dictature. Ce parti et sa politique de Front populaire portaient l'essentiel de la responsabilité pour la facilité avec laquelle la bourgeoisie avait imposé sa dictature. Il avait dissimulé les objectifs des partis bourgeois au lieu de les dénoncer et les avait aidés à laisser au roi le contrôle intégral de l'armée,

aidant ainsi Metaxas à prendre le pouvoir. Même alors, il ne mettait pas sous les yeux des masses une perspective révolutionnaire, mais appelait seulement à remplacer la dictature par un gouvernement bourgeois parlementaire. Il fallait déclencher une lutte acharnée, jusqu'au bout, contre ce parti, avec la perspective d'unifier les forces révolutionnaires dans un nouveau parti internationaliste, sous le drapeau de la IVe Internationale.

L'unité fut réalisée entre l'OKDE et le *Cours nouveau* bien que les discussions d'avant conférence n'avaient pas complètement conclu et que certaines divergences n'avaient pas été éclaircies. Néanmoins, l'unité était aussi nécessaire que constructive. Oui, on peut dire **historique**. Parce que les trotskystes étaient unis et armés, tant politiquement que théoriquement, et se battaient pour la construction de la IVe Internationale, nous étions donc la seule tendance prête à faire face de manière léniniste à la guerre qui approchait à grande vitesse, et nous étions capables de construire le nouveau parti bolchevik-léniniste dans notre pays.

L'orientation politique de la conférence fut confirmée dans une résolution de juin 1937 qui appelait
« à une lutte révolutionnaire indépendante pour l'établissement d'un gouvernement ouvrier et paysan. C'est vers quoi se dirigent les luttes de cette période. Ce n'est qu'ainsi que les ouvriers échapperont à la destruction et à l'horreur de la guerre ».

Elle poursuivait en exigeant :

« Un Front unique pour renverser la dictature royale en Grèce, soutenir les revendications politiques et économiques immédiate des ouvriers, et préparer très vite la domination des ouvriers et des paysans ».

Pour nous, la guerre qui approchait était impérialiste en ce qui concernait les grandes puissances, à l'exception de l'Union soviétique :

« La guerre ne cessera pas d'être une guerre impérialiste du fait des escroqueries et accords entre des philistins bourgeois sur des mots d'ordre sucrés. Comme le disait Lénine, la guerre est impérialiste tant qu'elle est menée par la bourgeoisie pour voler et piller. Il n'y a pas de pire escroquerie que la propagande stalinienne et social-démocrate la présentant comme une guerre antifasciste ».

Nous continuions à affirmer que la participation de l'Union soviétique, que ce soit du côté de l'Axe ou des Alliés, ne changerait pas le caractère de la guerre en ce qui concernait les alliés impérialistes, et que le devoir des révolutionnaires était de défendre l'Union soviétique par tous les moyens de la lutte de classe et de la révolution socialiste, indépendamment de notre opposition à la bureaucratie, laquelle doit être chassée par une révolution politique.

Nous devons aussi admettre que l'unification, avec l'apparition de l'EOKDE résultait de la nécessité d'être capables de résister à la dictature ainsi que du besoin de l'unité dans la lutte pour construire la IVe Internationale. La conférence d'unification s'est déroulée dans des conditions d'une extrême terreur d'Etat.

En Grèce, les origines archiomarxistes avaient eu une influence en ce que, même après 1930, sous la direction de l'Opposition de gauche internationale, nous avons travaillé à une unification sur une base trotskyste. Il nous fallait surmonter la résistance à l'unité de Pouliopoulos qui s'était aligné sur la tendance **Landau-Nin** vers le POUM. Pouliopoulos devint un ferme partisan de l'unité. C'est en vain que Giannakos entra en relations avec lui pour bâtir un pont entre leurs deux tendances. Il faut ajouter que le soutien de **[Nontas] Giannakos** fut très utile dans toute la période de discussion entre les deux tendances.

En dépit de la répression de la dictature, le premier numéro de *Proletarios* a été publié en février 1937. 80 % en avait été écrit par Pouliopoulos qui se cacha tout ce temps dans la maison du père du camarade **Menelaos Megariotis**. Nous, au camp de concentration d'Acronauplie où se trouvaient la majorité des camarades de base de *Cours nouveau* et où des Spartacistes de Pouliopolos étaient emprisonnés, nous fûmes fous de joie quand nous apprîmes sa publication mais ne réussîmes pas à nous procurer des exemplaires.

Proletarios fut l'unique publication oppositionnelle trotskyste qui réussit à circuler pendant les deux premières années de la dictature ; il était photocopié et circulait de la main à la main. La responsabilité de sa publication revenait au camarade Megariotis, un des nouveaux, et l'équipement était gardé en secret dans un local séparé. **Demosthénès Vourzoukis**, bien qu'intellectuel, n'était pas de ses contributeurs habituels, car toujours en déplacement pendant la dictature afin d'éviter d'être pris par la police. **Kostas Anastasiadis** et Vrychoropoulos, bien qu'ils eussent aussi la capacité d'écrire, n'y participèrent pas non plus.

Proletarios fut publié de façon continue jusqu'au 21 juin 1943, 21 numéros. Cela ne s'arrêta qu'avec l'arrestation de tout le Comité central. L'EOKDE continua presque un an, avec le soutien d'une poignée de militants encore en liberté, surtout les camarades Megariotis et **Kondilikis** (1). Notre organisation continua ses activités pendant toute la période d'illégalité. Notre noyau réalisa son travail illégal dans un esprit bolchevique. Nos sections d'Athènes, du Pirée, de Thessalonique, travaillaient comme d'habitude ; *Proletarios* était publié régulièrement et diffusé de la main à la main, comme les déclarations ronéotées. Les ouvriers n'hésitaient pas un instant à faire parvenir aux prisonniers et aux exilés du matériel et des paquets de ravitaillement. On envoyait aussi, souvent, des articles illégaux dans des valises à double fond. Des documents étaient cachés dans les semelles des souliers et d'autres endroits astucieusement choisis dans les vêtements.

Nos activités étaient plus faciles dans les faubourgs et les usines. Le recrutement de ceux qui se rapprochaient de nous était rendu momentanément difficile pendant cette période, mais il ne s'arrêta tout de même pas. Les syndicats étaient méchamment attaqués. Tous les syndicats de gauche étaient dissous. Certains étaient placés sous l'autorité d'administrateurs nommés et n'étaient plus des organisations que sur le **papier**, tout juste capables de brandir des drapeaux dans des manifs. Le premier coup fut porté au syndicat des boulangers, bastion du mouvement syndical. Le gouvernement Metaxas et sa Police de Sécurité n'avaient pas oublié leur humiliation dans la grève générale d'avril 1936, dirigée par **M. Soulas** (OKDE) et **A. Sakkos** (Cours nouveau) et dans laquelle les ouvriers l'avaient emporté.

Quelques camarades, travaillant clandestinement, occupaient à Athènes des positions, particulièrement dans les organisations pour l'emploi. En tant que parti ou individus, nous étions tous unis contre les syndicats de droite. C'est en gros ce qui arriva à Thessalonique. Plus tard, quand l'appareil de la dictature et leurs quislings eurent été méchamment secoués, il y eut les grèves des ouvriers des minoteries du Pirée sous la direction du camarade **Smirlis**, et sur les navires allemands, conduite par **Kleanthis**.

Au Pirée, le camarade **Haritonidis** dirigeait l'organisation des travailleurs de la construction et le centre ouvrier de Kokkima, qu'il avait fondé en 1928, et bien qu'il fût chaque jour conduit au QG de la Sécurité où l'on essayait de l'intimider et de l'obliger à faire une déclaration. Il arrivait les mêmes choses aux ouvriers non qualifiés comme **V. Nikolinakos** et à ceux du bâtiment comme **K. Raptis**.

Le cercle étudiant dirigé par Démosthénès Vourzoukis était engagé dans la même lutte. Il y avait entre autres dans ce cercle, **Andreas Papandreou**, **Cornelius Castoriadis**, **T. Kirkos**, **Christos Karabelos** et **E. Hierotheos**.

Papandreou avait subi l'influence trotskyste depuis 1933. C'était le temps où Trotsky développait son analyse du fascisme de **Hitler** et sa critique du stalinisme et on pouvait trouver ses livres dans la bibliothèque de **George Papandreou**, père d'Andreas. Ce dernier publia deux articles dans un périodique intitulé *Nouveau Commencement*, le même titre qu'un pamphlet de Pouliopoulos qui avait été secrétaire du KKE et avait démissionné de ce parti en 1927. Papandreou était impliqué dans le tirage du *Proletarios* pendant la dictature et sa chambre servit de quartier général jusqu'à son arrestation avec douze autres camarades qui furent obligés de signer des déclarations de repentir. Castoriadis, qui n'était bon à rien signa dès qu'il fut arrêté, devint anti-socialiste et plus tard ouvertement anticommuniste (2). Deux autres cercles étudiants étaient constitués de **C. Prikades**, **Nikolopoulos**, les frères **Oikonomou**, une étudiante dont je ne sais pas le nom, **S. et G Christopoulos**, **A. Charalampopoulos**, **T. Vourzoukis**, **T. Klampopoulos** et le fameux **Stratos Spaneas** qui fut assassiné plus tard par les staliniens. Tous furent arrêtés à une réunion qui préparait une levée d'argent pour nos prisonniers.

En avril 1937, pendant une visite officielle de **Jean Zay**, ministre français de l'Éducation, l'EODKE encouragea les étudiants à ne pas accueillir bien un ministre de la France impérialiste, comme le faisaient les staliniens, mais à manifester au contraire leur désapprobation du Front populaire et saisir cette occasion pour s'opposer à la dictature abhorrée. C'était le centenaire de l'Université et Jean Zay déposa une couronne de fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu. Notre manifeste circulait ce jour-là en même temps que celui des staliniens et des affiches soutenant la dictature furent déchirées et arrachées par les étudiants. Il y eut ensuite des manifestations contre la dictature au Parnasse. **K. Kotzias**, le ministre de la dictature, fut hué au stade. Ces manifestations se terminèrent dans la violence sauvage [des policiers] et les arrestations en masse.

Arrestation et interrogatoires

Je fus un des premiers à être pris. Je tombai aux mains de **Kompoholis**, un capitaine de la police qui devint plus tard le commandant de la Police de sécurité. C'était un anticommuniste invétéré, persécuteur passionné du mouvement ouvrier et révolutionnaire. C'était le bras droit de **Konstantinos Manadakis**, le Ministre de la Sécurité publique.

Il me reconnut et m'arrêta. J'avais eu des ennuis avec lui auparavant. J'avais eu l'honneur d'attirer sa haine anticommuniste quand il commandait la police à Drama en 29-30. Il ne m'avait pas oublié et je ne l'avais pas oublié non plus ! [*Loukas Karliaftis fait ici le récit de sa première arrestation, des coups et mauvais traitements, puis de la torture qu'il a subis sous la férule de Kompoholis, sa condamnation à un mois de prison, suivie d'une nouvelle arrestation et de son évasion qui lui valut ensuite, sous la dictature Metaxas, d'être condamné à sept ans de camp.clt.*]

La façon dont ont été arrêtés **Pantelis Pouliopoulos**, **Nontas Giannakos**, **Giannis. Xipolitos** et **Giannis Makris**, les héros tombés sous les balles fascistes à Nezero est une histoire à elle seule. C'était l'époque où tout le monde avait été arrêté. Les arrestations dépassaient de beaucoup le chiffre de 50 000 donné dans les statistiques officielles comme ayant fait des déclarations de repentir, en-dehors de ceux, 580 environ, qui restaient dans une tour d'Acronauplie affrontant la torture et la mort, et un autre millier d'exilés dans les îles. Personne en Grèce ne pouvait échapper aux nombreux policiers de Maniadakis et ceux qui prenaient peur faisaient des déclarations de repentir, désertaient et abandonnaient le combat.

Il n'y eut que peu de résistance de la classe ouvrière à l'établissement de la dictature. Le mouvement révolutionnaire, après la trahison et la défaite de 1936 à Thessalonique, connaissait une retraite désordonnée s'ajoutant aux effets de l'accession de Hitler au pouvoir en 1933, qui semait la confusion dans le mouvement ouvrier international, surtout dans le mouvement communiste. Le coup de

Metaxas du 4 août n'était bien entendu pas du « *fascisme* » comme les staliniens l'assuraient avec leur théorie du « *fascisme partout* », qui caractérisait ainsi tous les gouvernements, comme le faisaient aussi les défaitistes comme **Agis Stinas** qui parlait de « *fascisme rouge* » en Union soviétique ! C'était une dictature bonapartiste, ce qui ne veut pas dire que ses méthodes étaient bien différentes !

Comme je l'ai dit, j'ai été l'un des premiers à être pris par la dictature. Kompoholis avait découvert où je travaillais. Il m'avait déjà rencontré à Kavala en 1930 en prison et avait fini [...] par se procurer l'information nécessaire sur mes états de service révolutionnaires. [...] Il envoya une bête féroce du nom de Ioannides qui me traîna au QG de la Police de Sécurité. Je me suis conduit comme il convenait à un dirigeant des trotskystes de *Cours nouveau*, en bolchevik. On nous tortura mais on ne nous obligea pas à boire de l'huile de ricin. Seule la Police spéciale l'administrait. On nous exila à St Stratos. Après l'enfer de la prison de la Sécurité, cet exil était le paradis. C'était la deuxième fois que j'étais exilé à St Stratos depuis 1935 où **Kondylis** y avait envoyé entre 40 et 50 dirigeants du parti sur un seul bateau – dont **Varnalis et Glinos**. Il nous exila pour pouvoir ramener le roi sans résistance – ce qu'il fit.

Pendant que les arrestations continuaient et que la dictature réussissait à désorganiser toutes les organisations ouvrières, les trotskystes réussirent à tenir leur conférence d'unification. Ce n'était pas un mince exploit. Nous fûmes le seul parti à tenir une conférence nationale dans ces conditions sans précédent.

Bientôt les coups de Maniadakis tombèrent drus sur l'EODKE. Sous l'étroite surveillance, nous commençons à nous user. Comment l'éviter ? Jour et nuit nous prenions part à des réunions, distribuions notre propagande et nous engagions dans tous les types d'action. L'exécutif du syndicat des boulangers nous demanda de prendre contact avec ses membres et, à Tsakos, par exemple, nous fûmes trahis par des réactionnaires, comme dans le cas de **Christos Soulas**.

C'était une nécessité vitale de lancer dans l'activité nos membres nouveaux et de garder le contact avec les autres.

Nontas Giannakos fut pris à Thèbes où il était allé pour fuir la répression à Athènes. Il se cachait dans la maison de parents et fut trahi par l'un d'eux. Il refusa de plier sous la torture et fut envoyé à Acronauplie. Nous ne pouvons nous souvenir de la façon dont **Xipolitos** et **Makris** tombèrent et leur histoire fut sans doute seulement une de la masse de ces histoires de vie ou de mort qui circulaient à Acronauplie. Raptis fut pris tout de suite après la conférence, de même que Vitsoris qui, avec Stinas, avait été dans la minorité qui défendait une ligne politique erronée et avait quitté le *Cours nouveau*. Raptis et Vitsoris furent libérés mais Vitsoris avait été très maltraité.

Tamtakos fut pris fin septembre en se rendant à une réunion du CC et envoyé à Acronauplie où il resta six mois. **I. Vourzoukis** fut pris avec deux autres camarades dont **Nikos Aravantinos** et **Katina Megariotis**. Ainsi, avec l'arrestation de Pouliopoulos qui suivit, le CC de l'EOKDE cessa d'exister et d'autres camarades prirent la responsabilité de l'existence et des activités de l'organisation illégale, qui continuaient.

Pouliopoulos fut pris au début de 1938. Il avait été recherché partout. La Police de Sécurité avait promis une récompense de 20 000 drachmes pour son arrestation. Autrefois condamné à mort pendant la guerre en Asie Mineure, ayant échappé de peu à la condamnation à mort par un tribunal militaire de la « *démocratie* » quand il était secrétaire du KKE en 1925, [...] écrasé en 1927, il était maintenant le dirigeant de l'EOKDE avec un prix énorme sur sa tête, ce qui ne fut publié que dans le bulletin de la police et, ironiquement, ne parut que dix jours après son arrestation.

Au début, il se cachait dans la maison de Megariotis et avait pris le nom de **Petros**. C'était en juin 37. Le vieux Megariotis veillait sur lui comme sur son propre fils et organisa même une fête d'anniversaire pour lui le jour de la St-Pierre-et-Paul. Il resta longtemps mais sa cachette fut finalement découverte. Il y eut une descente sur la maison, mais il échappa. On savait qu'il était recherché, mais il fut accueilli dans la maison d'un intellectuel, **Karagiannis**, un vieux fidèle, à qui il donna des exemplaires de *Bolchevik* et *Cours Nouveau*. Un homme de tempérament agréable, il n'était pas dans le parti et ainsi était un inconnu pour la Police de Sécurité. Pouliopoulos resta chez lui un mois, puis s'en alla. Délicat, Pantelis ne voulait pas charger encore plus de travail la femme de Karagiannis qui était enceinte.

Il alla chez le camarade M. mais celui-ci était recherché aussi et le dirigea vers la maison de **Sidoropoulos** à Marousi. C'était un ouvrier du tabac avec des années de militantisme dans le mouvement ouvrier, un partisan de Pouliopoulos. Il y avait dans son coin d'autres ouvriers du tabac que j'avais connus par mes activités d'archiomarxiste au Pirée entre 27 et 29, mais seul le splendide **Kotsias** connaissait la cachette de Pouliopoulos. Il s'installa dans cette maison mais était obligé de sortir pour l'activité du parti. Dans l'intervalle, **Mikhalis Lilis** arriva, le souffle court, poursuivi. Pouliopoulos le jugea trop excité et pensa que cela les trahirait. Mais il ne savait où aller et on lui dit de rester. **Kondilidis** arriva quelques jours après ; ils ne pouvaient plus rester là. Kondilidis partit mais Lilis et Pouliopoulos restèrent. Pouliopoulos utilisait le pseudonyme de **Périclès**.

Ils acceptèrent la proposition de Sidoropoulos d'aller chez un de ses camarades, le marchand de légumes **Sarifoglou**. Megariotis arriva dans cette nouvelle cachette. On l'opérait à l'hôpital quand la police entra chez lui à la recherche de Pouliopoulos. Ils le retrouvèrent, lui, à l'hôpital et ne l'emmenèrent pas à la Sécurité : il s'enfuit aussitôt à Thessalonique et s'y cacha dans la maison de **D. Papadopoulos**, un vieux dirigeant syndicaliste, un fidèle de Pouliopoulos.

Peu après, les journaux annoncèrent l'arrestation de plusieurs membres du CC de l'EOKDE dont **Demosthènes Vourzoukis**, qui avait été l'un des premiers. Megariotis ne perdit pas de temps, le devoir l'appela à Athènes ; il obtint le numéro de téléphone de Pouliopoulos par Stavros et l'appela. Ils réussirent à se rencontrer. Stavros était un vieil archiomarxiste, maintenant partisan de *Cours nouveau*, jouissant de la confiance totale de Pouliopoulos. Il était lui aussi recherché et en fuite. Ainsi, il y avait maintenant, se cachant dans la maison de Sarifoglou, Pouliopoulos, Megariotis et Lilis.

Mais Sidiropoulos avait trahi. La cachette était devenue un piège. Le filet se resserrait autour de Pouliopoulos. La police était avide de l'arrêter, pas seulement pour des raisons « *patriotiques* » mais pour l'argent. Un jour au début août, une voiture noire remplie de policiers s'arrêta devant la maison. Ils frappèrent et demandèrent Périclès. Calme, Pouliopoulos sortit : « *Quel Périclès cherchez-vous ? Je suis Périclès-Pouliopoulos* » leur dit-il dans le fier style d'un Rouméliote. Ainsi fut pris Pouliopoulos et Lilis avec lui. Megariotis, qui était allé à Koptis, vit l'auto noire à son retour et évita l'arrestation.

Au QG de la police, Pouliopoulos demanda aux policiers qui l'avaient arrêté s'ils avaient reçu la récompense. « *C'est compliqué* » dirent-ils. Qui l'avait trahi ? Karagiannis, Megariotis et M. lui ont rendu visite séparément au QG. Il leur dit que les traîtres étaient Sidiropoulos et Sarifoglou. Il donna à Megariotis une note avec les noms des traîtres pour l'organisation. M., qui avait milité avec moi au Pirée, était insoupçonnable, de même, en ce qui me concerne, que Kondilidis. Vourzoukis pensait que les appels téléphoniques de Lilis à l'organisation à partir de la taverne Palataki au Pirée pouvaient avoir conduit aux arrestations, mais je n'étais pas d'accord.

Megariotis et Kondilidis étaient deux jeunes gens qui avaient une confiance inébranlable dans le trotskysme. C'est sur eux que reposa la charge entière de diriger l'EOKDE après l'arrestation de Pouliopoulos. Ils ont continué à faire fonctionner l'organisation et à publier *Proletarios*, le journal illégal de l'Ve International en Grèce.

La campagne acharnée de la Police de Sécurité contre les trotskystes s'aggrava quand éclata une grève à l'usine de cigarettes Papastratos, dirigée et organisée par **Khristos Antoniou**, ancien archiomarxiste devenu trotskyste. C'était plus que le régime de Metaxas en pouvait tolérer. Antoniou fut arrêté et torturé. Les coups à la tête le rendirent sourd et il fut envoyé en prison et en exil.

La police de Sécurité voulait rendre compte d'un succès total dans chaque affaire. L'équipe de Megariotis, Kondilidis et les étudiants de l'EOKDE, furent arrêtés. A l'origine, créé par les redoutables Vourzoukis, ce groupe était aimé de tous. Megariotis le reconstruisit avec, dans ce groupe, **Andreas Papandreou**. Il y avait un duplicateur dans la pièce où il produisait *Proletarios* et Papandreou coupait les stencils. Seul Kondilidis connaissait cette pièce et seul Papandreou savait où il travaillait. Megariotis fut pris au travail. Qui l'a trahi ? Un communiqué de la Police de Sécurité assure :

« Après une recherche approfondie, la Police Spéciale de Sécurité a arrêté les étudiants suivants qui avaient formé une association de partisans de la Quatrième Internationale, disciples de l'exilé Trotsky, conduite par le communiste Menelaos Megariotis, étudiant en chimie qui apparaît avoir été secrétaire du Comité central de cette organisation. On a découvert dans la maison d'Andreas Papandreou une machine à écrire et un duplicateur qui servait à imprimer le journal illégal *Proletarios*, avec divers papiers et tracts communistes. Ceux qui ont été arrêtés ont avoué leurs activités et, à l'exception de Megariotis, ont soumis des déclarations de regret et de renonciation à leurs idées communistes : 1. Andreas Papandreou, 2. Cornelius Castoriadis, 3. Kirkos Kirkou, 4. Eleutherios Kirjkou, 5. Christos Karabelas, 6. Helias Kolovos, 7. Ioannis Kontogiannis, 8. Stefanos Gastratos, tous étudiants en droit, 9. Christos Valias, élève de 6^e d'Ecole supérieure, 10. Nikos Kondilis, étudiant et électricien, 11. Menelaos Megariotis, étudiant en droit, et un ou deux autres. » (3).

Le camp de concentration d'Acronauplie

Acronauplie n'était pas, bien sûr, aussi terrible qu'Auschwitz ou Dachau mais avait été conçu sur le modèle des camps de concentration fascistes. C'était un château vénitien, un fort médiéval. Une extension adjacente fut d'abord utilisée comme baraquement, puis comme centre de conférence. Une prison pour ceux qui purgeaient des peines de travaux forcés fut construite sur la colline d'en face et y être envoyé équivalait à une condamnation à mort [...] Acronauplie fut d'abord appelée une prison pour communistes mais il ne s'agissait pas d'une prison. Les gens qui y étaient détenus n'y étaient pas par la sentence d'un tribunal mais par les décisions de Comités de sécurité publique ou sur ordre du ministre Maniadakis. Il y avait beaucoup d'exilés parmi les détenus.

Finalement on décida que le meilleur terme pour cette prison était celui de camp de concentration, comme dans les pays fascistes. Les autorités d'Acronauplie tentèrent d'appliquer une discipline militaire stricte. Nous étions isolés du monde. La correspondance, sauf deux lettres par mois à la famille, était interdite. Seuls les gens de la famille avaient le droit de vous rendre visite et on les persuadait, et parfois même sous la menace, d'essayer de faire signer des déclarations reniant nos principes et nos convictions.

Après de gros efforts de notre part, on nous permit d'avoir quelques livres mais aucun journal au début. Beaucoup plus tard on put en lire un, mais il ne contenait que le poison fasciste. Nous avions peu d'eau au début, le temps qu'ils nous accordaient pour la promenade dans la cour de la prison suffisait rarement à nous détendre les jambes et nous avions souvent faim. On nous imposait une discipline militaire stricte, nous ne pouvions nous lever avant la sonnerie du réveil et les chants révolutionnaires étaient strictement interdits.

Au début on avait laissé une garde intérieure. Tous les matins on nous comptait et on faisait un rapport, les prisonniers restant debout pendant toute l'opération. Les temps de lit, de lumière, obéissaient à

des règles auxquelles il fallait obéir sans discuter. Nous protestions et nous battions bec et ongles pour briser ce régime impopulaire de caserne fasciste.

Nous agissions très prudemment pour assurer la liberté qu'on pouvait assurer dans ces murs. La situation devint critique. En septembre 1937, les gardes de la prison attaquèrent les prisonniers après les avoir poussés à violer les règlements de la prison – en d'autres termes, une provocation [*Karliaftis fait ici le récit d'une fusillade dirigée sous un prétexte mensonger contre les détenus par les gardes, un des prisonniers trotskystes, P. Stavridis, étant tué dans la fusillade*].

Raptis était en exil à Folegandros. Il n'avait alors signé aucune déclaration de repentir ; il ne prit part à aucune de nos réunions là. Il n'était ni chaleureux ni fraternel avec nous. Était-ce son tempérament ? Prétendait-il être un autre ? Ou avait-il des problèmes psychologiques ? Il ne nous semblait pas être cependant un type capable de signer une déclaration de repentir.

Tout d'un coup, il fut conduit chez le ministre. On nous dit plus tard que ce dernier le libéra à la condition qu'il émigre. Nous sommes certains qu'il avait signé une déclaration de repentir. On savait bien que personne n'avait jamais été libéré s'il n'avait pas signé. Entre-temps, Vitsoris avait été arrêté mais sur l'intervention de la grande actrice Kotopoulea, Maniadakis (3) l'avait libéré et autorisé à partir à l'étranger exactement comme dans le cas antérieur d'un membre très estimé du groupe Glinos, Likogiannis (4). La direction du groupe n'avait rien dit, mais nous savions que Maniadakis ne libérait personne sans déclaration de repentir.

Nous avons discuté les cas de Raptis et de Vitsoris mais n'avons pas pu nous mettre d'accord ; la majorité approuvait le comportement de Raptis mais pas celui de Vitsoris. Seuls [Giannis] Xipolitos, [Lazaro] Tournopoulos et moi condamnions Raptis. C'était un temps où ceux qui signaient une déclaration désavouaient leurs croyances et leurs convictions et perdaient tout le respect dû aux emprisonnés qui faisaient courageusement face à la mort. [Spyros] **Théodorou**, l'ancien secrétaire de l'OKNE, la jeunesse du KKE, qui appartenait au groupe de **[Kostas] Sklavos** (5) alla voir les autorités de la prison et demanda les documents sur l'affaire Raptis. Voici ce qu'il lut :

« Maniadakis a demandé à Raptis : "Vos parents m'ont assuré que vous étiez engagé dans ce mouvement parce que jeune et immature et que si je vous laisse partir vous ne vous y réengageriez pas. Qu'avez-vous à dire". Il n'a pas répondu » (6).

Raptis n'était pas un membre ordinaire. Il était co-dirigeant du groupe Pouliopoulos et membre de son CC. Était-il correct de la part des dirigeants de recevoir un passeport de Maniadakis et d'aller à l'étranger ? Et les membres ordinaires ? Allaient-ils signer des déclarations de repentir pour pouvoir émigrer ? Si les dirigeants désertent, est-ce que la classe ouvrière tout entière ne devrait pas aussi s'en aller à l'étranger ? Ainsi, qui conduira la classe ouvrière pour briser ses chaînes ? Dans ces circonstances, Pouliopoulos a montré sa grandeur. D'abord il ne savait rien de l'affaire. Puis, avant son arrestation, il a rencontré Raptis, alors libre. Nous ignorons ce que Raptis lui a dit ou caché. En tout cas, Pouliopoulos a porté l'affaire devant une réunion du CC et la conduite de Raptis a été condamnée par Vourzoukis, Tamtakos et Anastasiades. Quand Pouliopoulos a été arrêté, il a d'abord été conduit à la prison d'Averof puis à celle d'Egine. De là, il a réussi à nous écrire à Acronauplie en nous disant : *« Raptis me conseille d'émigrer comme il l'a lui-même fait. Quelle est l'opinion du groupe d'Acronauplie ? »* A l'unanimité, nous avons répondu *« Non »*. Pouliopoulos avait signé un contrat d'honneur avec le mouvement. Il n'allait pas s'agenouiller devant ce dictateur ridicule. Il avait déjà commencé la lutte contre les déclarations de repentir en disant : *« Ils ne peuvent me mener à l'étranger qu'enchaîné et même ainsi je trouverai le moyen de revenir »*.

Nos camarades à l'étranger ne savaient pas comment nous luttions contre les déclarations de repentir. Raptis et Vitsoris furent acceptés à l'étranger comme représentants. Mais de qui ? Personne ne les avait désignés comme tels. Leur comportement à l'étranger était irritant. [...] On nous a beaucoup critiqués sur cette question des déclarations de repentir. Nous savons mieux que personne ce que nous avons perdu, puisque la direction du mouvement trotskyste international en Grèce a été détruite. Mais nous avons refusé de modifier notre décision. Nous sentions qu'ils avaient eu là-dessus le même sentiment que nous. Ils ne sont pas morts. Ils vivent parce que leurs idées vivent.

La conférence de fondation

Le 3 septembre 1938, les organisations trotskystes tinrent une conférence en France et la IVe Internationale fut fondée (7) [...] Elle discuta la question de l'unité du mouvement trotskyste en Grèce et décida que l'unification de l'EOKDE et du KDEE était nécessaire parce que les divergences entre ces deux organisations – la situation présente et la question de l'archiomarxisme – ne justifiaient pas la continuation de deux organisations séparées.

Sans aucune autorité, (8) Raptis aborda la question de l'entrée du POUM dans la IVe Internationale, qui avait été proposée par l'OKDE, Pouliopoulos et Raptis, contre Trotsky, et présenta la question de l'archiomarxisme, réglée en 1930. La conférence décida que l'unification devait se faire sur la base du *Programme de Transition* et que la nouvelle organisation s'appellerait Organisation révolutionnaire socialiste (section grecque de la IVe Internationale). Elle ajoutait qu'un journal avec un nouveau titre devait être publié, qu'une direction provisoire devait être formée sur la base de l'égalité de la représentation, avec la sanction du Secrétariat International, qui trancherait les désaccords, que les membres à l'étranger formeraient un comité dont le devoir essentiel serait d'aider financièrement la section grecque et, en collaboration avec la direction de l'intérieur, préparerait une conférence et publierait une revue avec les documents des deux tendances.

Il est scandaleux que cette résolution, qui fut présentée par les deux représentants auto-désignés Raptis et Vitsoris, ait été acceptée par la conférence, parce qu'ils avaient pris le rôle de direction politique et pourtant, à l'exception de la question de l'unification, ignoraient ce que voulaient leurs camarades engagés dans une lutte à mort sous la dictature.

Après la conférence de fondation, Raptis resta dans un sanatorium en Isère et n'eut aucun, absolument aucun, contact avec aucune organisation trotskyste, respectant fidèlement la promesse qu'il avait faite à Maniadakis de ne plus participer à une activité politique. Il ne fut donc ni informé ni participant à la conférence qui eut lieu en janvier 1942 à Bruxelles, et où fut formé le secrétariat européen (9) [...]

Quand Raptis réalisa qu'il pouvait être accepté sans problèmes par la section grecque, il envoya le médiocre **T. Doris (Capnisi)** avec noms et adresses qui, aussitôt arrêté, trahit à la Police de Sécurité les camarades Prodomos, Savas, Perkentes, T. Giannopoulos, Progouris et autres. Il leur dit aussi que Vitsoris avait confié à Giannopoulos un paquet contenant les archives de l'organisation et qu'elles avaient alors été volées par des espions.

En camp de concentration, face à la guerre

[*Au camp d'Acronauplie, les détenus étaient organisés, et, avec le consentement de la direction, sous le contrôle de cadres du PC*] Le groupe d'entr'aide se réunissait une fois par mois. Sa direction ne voulait aucune discussion politique entre nous et les staliniens. Le camp fut créé quand la guerre civile faisait rage en Espagne, laquelle, à cause du sabotage stalinien, aboutit à la défaite et à la destruction de la République espagnole et à la victoire de **Franco**. Les conséquences en furent graves en Grèce et aussi

en France où la voie était ouverte pour **Pétain**, et **Hitler** sut en profiter. Quelles étaient les leçons du Front populaire ? Pourquoi les staliniens essayaient-ils d'étouffer toute discussion là-dessus ?

Tout le monde voulait parler pendant ces discussions, mais [on n'avait qu'] une ou deux minutes, pas plus. Jamais des propositions politiques ne furent adoptées. Les staliniens essayaient de présenter sous un jour favorable les situations nationale et internationale, ce qui n'avait aucune réalité. Ils croyaient que ces mensonges donnaient du courage aux leurs et les dissuadaient de signer des déclarations de repentir. Nous leur disions que, sans orientation politique juste et sans aucune direction politique, Acronauplie, faute de devenir un symbole de résistance, ne représenterait que la défaite de la classe ouvrière. Malheureusement, c'était vrai et c'est exactement ce qui arriva.

Il n'y avait aucune démocratie dans le groupe de cohabitation, il était bureaucratique. Ses membres n'avaient aucun droit démocratique, étaient transformés en automates. Le Parti communiste, c'était son Comité central ou, pour être plus précis, son dirigeant **Ioannides** [et, avec lui, le futur chef des tueurs de l'OPLA **Vassilis Bartzotas**, et **Zographos** entre autres]. La direction du groupe terrorisait ses membres et personne n'osait exprimer ses angoisses. **Giannis Manousakas** a écrit :

« Il fallait beaucoup de courage, autant que pour affronter le bourreau, pour vouloir défendre le principe de base du communisme, qu'il y a démocratie dans le parti ».

Quiconque était en désaccord avec la direction était d'abord exclu. Puis on le traitait comme un traître, un agent de la Sécurité, un espion, et on l'isolait de ses camarades. On peut imaginer ce que c'était d'être maintenu en isolement, incapable de répondre aux accusations et de prouver son innocence.

On passait aussi à tabac quiconque était en désaccord avec les chefs. Il n'y avait pas de différence entre les tortures des staliniens et celles de Maniadakis.

Trivelas m'a dit que les staliniens avaient prévu d'assassiner Papagiannis [un membre du « vieux CC »] dans les douches d'Acronauplie et qu'ils n'y renoncèrent que face aux objections de plusieurs.

Le pacte Molotov-Ribbentrop d'août 1939 choqua les staliniens, bien qu'il ne fût pas aussi surprenant pour nous. Trotsky avait prévu dès 1933 que Staline cherchait un moyen de trouver un accord avec Hitler, aussi étions-nous préparés. [...] Dès le Pacte signé, le chef du camp d'Acronauplie annonça délibérément la nouvelle aux prisonniers. Les staliniens refusaient de le croire et demandaient à voir le journal. Il le leur donna et s'en alla. Leur confusion était indescriptible. Beaucoup considéraient que c'était une provocation et certains étaient prêts à désavouer le communisme.

Nous remarquions leur confusion et leur désespoir et commençons à discuter. [**Giannis**]**Manousakas** écrit dans ses mémoires *Acronauplie : légende et réalités* :

« A cette époque, à Acronauplie, il était presque drôle de voir les antifascistes dans un tel état. Certains souhaitaient la victoire de la France et de l'Angleterre. D'autres souhaitaient la victoire des fascistes ».

Manousakas était lui-même un de ceux qui restaient attachés à la politique d'antifascisme et de démocratie et espérait la victoire de la Grande-Bretagne et de la France.

Mais Ioannides suivait la ligne du Kremlin et les communistes grecs commencèrent à soutenir « *les nations affamées* », et à se dresser contre « *l'impérialisme* ». Rien de cela n'était une orientation socialiste sur la guerre.

Les trotskystes furent la seule organisation à avoir une politique révolutionnaire sur la guerre ; Lénine appelait à la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Nous disions que les deux blocs menaient une guerre purement impérialiste, quelle que soit la description qu'ils en faisaient. Nous

considérons la guerre comme un produit du capitalisme et que Lénine, Liebknecht et Trotsky avaient raison de dire que l'ennemi était dans notre propre pays.

En juin 1937, Pouliopoulos avait mis en garde qu'il n'y avait pas de plus grande escroquerie que l'insistance des staliniens et des social-démocrates que les impérialistes pourraient faire une guerre antifasciste. Il poursuivait :

« Et il n'y a pas de pire escroquerie que la déclaration selon laquelle le soi-disant Front populaire sauvera l'Europe d'une autre guerre. Les partis de ce Front populaire, surtout les staliniens, font une propagande toujours plus chauvine et nationaliste sous le drapeau de la « défense de la démocratie » afin de préparer idéologiquement les masses à un nouveau massacre. Les impérialistes – démocratiques et fascistes – préparent la guerre et essaient d'enchaîner les travailleurs derrière eux. C'est la plus grande trahison des ouvriers que préparent aujourd'hui staliniens et social-démocrates ».

Pouliopoulos écrivait le 20 octobre 1937 :

« Nous, communistes internationalistes, sommes les seuls, en Grèce et dans d'autres pays, à combattre le capitalisme et la guerre. Considérons que notre lutte contre la guerre est notre devoir suprême et transformons cette guerre en une lutte de classes qui assurera la victoire du socialisme et l'établissement d'une paix durable entre les peuples ».

Nous approuvions la politique de Lénine de refuser de se ranger avec l'un ou l'autre bloc impérialiste et appelions à la défense de l'Etat ouvrier soviétique. Les staliniens étaient incapables de formuler une orientation politique juste et mettaient ainsi en danger les conquêtes de la Révolution d'Octobre. La bureaucratie stalinienne en Union soviétique devait être renversée et la démocratie soviétique restaurée.

Le camp de concentration de Neokastro

A l'été 1939, sur l'ordre du Ministre de l'Intérieur, 200 prisonniers d'Acronauplie furent envoyés vers une destination inconnue. Nous avons dit au revoir aux camarades avec qui nous avons été incarcérés presque trois ans, pleins d'anxiété et redoutant ce qui nous attendait. On peut imaginer avec quelle chaleur nous serrions les mains des camarades que nous laissions derrière nous.

Nous sommes partis de nuit et sommes arrivés à l'aube à Kalamata. La dictature avait réussi à tourner les pauvres et les ouvriers de Kalamata contre le communisme, si fort qu'ils ne nous offrirent même pas un sourire de sympathie quand ils nous ont vu alignés, enchaînés en longue file. La dispersion des prisonniers d'Acronauplie vers Neokastro et autres prisons des îles était destinée à les séparer de ceux que les autorités considéraient comme leurs chefs et affaiblir ainsi les organisations.

Neokastro était un château vénitien typique en ruines, avec des murs élevés couronnés par des créneaux, les cellules étaient petites et humides. L'être humain le plus fort aurait pourri dans ces cellules. Ce tombeau médiéval n'était pas considéré comme utilisable pour des criminels de droit commun mais la dictature de Metaxas n'avait aucun scrupule à s'en servir. Après tout, il n'avait pas la commodité du crématoire de Dachau.

Nous étions quatre trotskystes dans les 200 prisonniers : **Giannis Makris**, un combattant pendant vingt ans, était apparu dans la grève de 1923 à Pasalimano. **Christos Soulas**, héroïque jeune boulanger, avait pris part à toutes les luttes, de 1926 à l'établissement de la dictature [...]. **Giannis Xipolitos**, était un ouvrier héroïque du Pirée [où il avait dirigé les Jeunesses communistes]. [Quant à moi], **Loukas Karliaftis**, j'étais emprisonné avec le dirigeant stalinien **Koligiannis**, successeur de Zachariades. Je

J'avais rencontré en 1935 sur l'île de St Stratis où nous partagions la même pièce. Nous y discussions en privé car les staliniens n'avaient pas le droit de discuter avec nous.

Nous nous engageâmes dans une résistance non armée à Neokastro. Les hommes de Metaxas et Maniatakis essayaient de nous terroriser en nous tirant dessus du haut des murs de la prison. Nous leur échappions parce que nous pouvions nous cacher derrière les murs des cellules.

Il se passa un événement unique en son genre au camp de Neokastro. Quand éclata la Deuxième Guerre mondiale, le commandant de la prison convoqua les comités des staliniens et des trotskystes et leur demanda d'exprimer leurs positions sur la guerre. Étions-nous pour ou contre ? Il y avait derrière cette question une menace mortelle. Maniatakis voulait déstabiliser le Parti communiste, qui était déjà divisé. Mais que ferait-il de ceux qui ne voudraient pas se soumettre ? Comment traiterai-il les trotskystes ?

Le comité stalinien répondit : « *Oui, nous sommes du côté du gouvernement contre les fascistes italiens, et nous demandons à être envoyés au front pour les combattre* ». Le commandant de la prison nous convoqua alors. Nous avons décidé que Makris, Soulas et moi irions. J'ai répondu au nom des trotskystes : « *Non, nous sommes contre cette guerre. C'est des deux côtés une guerre impérialiste. La Grèce n'est qu'un pion sur l'échiquier anglo-saxon* ».

Il nous renvoya brutalement. Nous étions certains qu'à ce moment-là, il jouait avec nos vies. Mais les hommes de Metaxas ne nous ont pas exécutés. Ce travail criminel, ce sont les staliniens qui l'ont fait, comme **Noske** et **Ebert** avaient tué les spartakistes en Allemagne à la fin de la Première Guerre Mondiale. Les staliniens ont tué des centaines de trotskystes parce que nous combattions pour transformer la guerre impérialiste en révolution socialiste. [...]

La lutte antimilitariste menée à Neokastro, à Acronauplie et dans les îles fut un des moments les plus lumineux dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. Les trotskystes grecs ont fait honneur au drapeau de la IVe Internationale comme peu d'autres l'ont fait. Notre bravoure à Nezero et Kaisariani, celle de ceux qui sont morts aux mains des social-traîtres staliniens, celle des survivants, sont aux côtés de Trotsky comme personne d'autre.

Un parti communiste pourri par le stalinisme et la police

La guerre gréco-italienne a été déclarée le 28 octobre 1940. A cette date, le secrétaire du KKE, **Nikos Zachariades**, était en prison à Egine. Il montra qu'il était réellement. C'était un homme sans principes. Il donna instruction à son camarade [**Giannis**] **Michailidis** de signer une déclaration de repentir pour pouvoir sortir de prison et reconstruire le Parti Communiste. Michailidis quitta la

prison... et devint un agent de Maniatakis. Il créa un « *comité temporaire* » du parti avec deux ou trois autres et publia un *Rizospastis* prétendument illégal. Derrière tout cela, il y avait [**Mikhalis**] **Tyrimos**, [député d'Athènes et membre du bureau politique], et [**Emmanouel**] **Manoleas**, [député aussi et leader des travailleurs du Pirée], qui étaient devenus des agents de la Police de Sécurité [peu après l'instauration de la dictature]. Zachariades savait tout cela mais préférait un parti dirigé par des policiers à pas de parti du tout. Il prépara une déclaration datée du 31 octobre 1940, qui disait :

« Le peuple grec fait une guerre de libération nationale, sous la conduite du gouvernement Metaxas. Nous devons tous faire le maximum, sans hésitation, pour le soutenir. L'issue sera une Grèce nouvelle, une Grèce libre, libre de toute dépendance impérialiste étrangère ».

Entre-temps, après l'arrestation de Siantos [en octobre 1939], un Comité central illégal avait été mis sur pied à la fin de 1939. On l'appela « *le vieux CC* ». Il était dirigé par [**Demetrios**] **Papagiannis** [un

responsable syndical de Macédoine], avec [**Vangelis**] **Ktistakis**, **Karvounis**, [un cheminot], [et **Damianos Mathessis**, un officier de l'armée grecque, probablement un homme de la Comintern]. Il publia quelques numéros d'un *Rizospastis* réellement illégal.

Mais la déclaration de Zachariades elle, fut très largement diffusée à la différence du reste du matériel du parti, parce qu'elle était très utile au gouvernement. Ainsi y avait-il désormais deux Partis communistes, chacun d'eux accusant l'autre d'être [dirigé par] des agents de la police.

Il y avait à Neokastro 185 staliniens, La moitié soutenaient le « *comité temporaire* » de Michailidis et Zachariades, les autres restant loyaux au « *vieux CC* » de Ktistakis et Papagiannis. Ils étaient placés devant un réel dilemme : s'agissait-il d'une guerre antifasciste de libération nationale ou d'une guerre anti-impérialiste ? Si c'était une guerre antifasciste, comment pouvaient-ils donc capituler devant un dictateur pour en combattre un autre, **Mussolini** ?

Les staliniens à Acronauplie préparèrent un mémorandum pour Maniadakis, lui demandant de les libérer pour qu'ils aillent au service militaire. Tous les staliniens furent invités à le signer et tous le signèrent.

A la fin janvier 1941, le général **Ageletos** fut envoyé par Metaxas à Acronauplie afin de discuter avec le groupe dirigeant. Après les avoir écoutés, il leur assura qu'il demanderait leur libération et leur envoi au front. « *Je souhaite que la Russie nous aide* », ajouta-t-il. Mais personne ne fut libéré, pas même Zachariades, qui changea ensuite d'opinion, disant que, du fait que l'armée grecque avait franchi la frontière [de l'Albanie annexée par l'Italie], on ne pouvait plus parler de guerre antifasciste.

Le « *vieux CC* » adopta une ligne identique avec le même argument, l'issue socialiste à la guerre. Nous, nous ne plaçons pas nos espoirs dans une victoire du capitalisme grec sur les Alliés occidentaux impérialistes, mais seulement dans celle de l'Union soviétique, l'unique Etat ouvrier. Nous croyions qu'une véritable victoire ne pouvait émerger que d'une lutte révolutionnaire contre la guerre, qui aurait apporté une paix durable et une libération sociale réelle.

Nous étions à Neokastro quand nous avons entendu la nouvelle de la mort de Trotsky. Nous nous sommes tous réunis le 22 août 1940 dans une pièce pour lire le journal. C'était le jour le plus dramatique de nos vies [...] Nous étions stupéfaits et choqués. Je ne sais pas si nous avions les yeux pleins de larmes parce que les bolcheviks ont appris à ne pas pleurer.

Nous avons entendu certains rire et vu d'autres sourire. Certains arboraient un air triomphant, celui de la bête sauvage qui vient de mettre en pièces sa proie. Nous sentions que les yeux de tous les staliniens étaient fixés sur nous. Après avoir lu le journal nous avons arpenté la cour en silence Nous avons tant de pensées en tête [...] Quel effet cela allait-il avoir sur notre mouvement ? Nous ne pensions pas alors que le meurtre de Trotsky marquerait le début d'un autre grand massacre de trotskystes, en Sibérie, en Grèce, en Indochine et en Chine.

Le 29 janvier 1941, nous avons quitté nos cellules et vu le drapeau grec flotter sur les bâtiments des bureaux. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? On nous dit que Metaxas était mort. Au moins un dictateur de moins. La dictature de Metaxas, c'était fini, mais la dictature royale cachée était bien là. Seule une révolution ouvrière pouvait la renverser.

Quand les chefs staliniens attendaient leur salut des nazis

La situation changea de façon dramatique quand les Allemands arrivèrent. Plus de descriptions triomphantes des victoires en Albanie. Le front s'effondra et les vainqueurs furent vaincus. L'armée était démoralisée et des soldats affamés et pieds nus prirent le chemin de la retraite. Le gouvernement

ne pouvait ni protéger ni aider puisqu'il n'existait plus. Le pays était en plein chaos. La peur de la mort empoisonnait toute la population ; Hitler avait détruit la fierté et le courage de ceux qui avaient été jusqu'alors les vainqueurs. Même les plus courageux ne savaient plus où ils en étaient, ni que faire face à l'ennemi. Les tanks allemands et les Stukas terrifiaient tout le monde.

Nous étions alors à Neokastro 200 staliniens et trotskystes environ, entassés dans des cellules-tombeaux. On nous disait de nous préparer – mais à quoi ? où aller ? Les Allemands approchaient, ils allaient s'emparer de tout. Comme il n'y avait plus assez de gardes pour s'occuper de nous, les autorités décidèrent de fermer Neokastro. On nous ramena à Acronauplie, même les condamnés à mort, voyageant en deux groupes car les gardes ne pouvaient pas nous surveiller tous.

Je jure qu'aucun des 200 prisonniers n'avait peur. Nous avions l'habitude des menaces des réactionnaires et nous n'étions pas brisés. Nous avions affronté sans peur les bombes italiennes. Nous étions tous émus de quitter Neokastro. Nous ne parlions pas. Jusque là, aussi terrible que fut ce camp, il était notre maison. Nous y avons vécu des temps très durs et pourtant il y avait aussi eu des temps dramatiques et beaux. Nous avons survécu là à la guerre et vu aussi ses horreurs. C'est là que nous avons appris que Metaxas était enfin mort. Nous nous étions bien amusés de voir les staliniens plaider auprès du gouvernement pour qu'il les relâche afin qu'ils puissent combattre les Allemands et défendre leur pays. Nous avons risqué sérieusement notre vie en nous proclamant contre la guerre. Et c'est là que nous avons appris la terrible nouvelle de l'assassinat de Trotsky. Cela rendait Neokastro inoubliable, la pire des nouvelles apprises dans ces temps si durs.

Maniadakis avait ordonné de disperser le camp et que tous les prisonniers de Neokastro et d'Acronauplie soient livrés aux Allemands. Puis il avait pris la fuite. Nous reçûmes l'ordre de partir. Nous devons aller à Kalamata par bus puis en train à Acronauplie. Notre voyage se fit sans problème, mais l'autre groupe était resté jusqu'à la nuit à Kalamata car les trains ne pouvaient circuler que sous couvert de l'obscurité, à cause des bombardements. Mais Argos fut bombardée. Tous les prisonniers, gardes et autres, cherchèrent un abri dans les champs. **Antonatos** écrit :

« En route, nous restions menottés. Les gendarmes et leur officier nous surveillaient mais ils étaient si éperdus qu'ils ne savaient que faire. Une fois le raid aérien terminé nous nous sommes rendus aux gendarmes qui nous ont remis les menottes et menés à Acronauplie. »

Mamalakis était aussi à Neokastro et Manousakas lui demanda : « *Pourquoi être venus dans cet enfer ?* ». Il répondit : « *Nous sommes venus ici pour continuer à vous combattre* ». **Koligiannis** et **Zisis Zisimatos**, les dirigeants, avaient refusé aux camarades leur caution pour une tentative d'évasion. Ils disaient : « *Non, nous irons d'abord à Acronauplie, et alors déciderons quoi faire* ». Comme des moutons allant à l'abattoir, Ioannides approuvait cette trahison.

Entre-temps nous discutons comment nous pouvions tenter l'évasion. Tout le monde y pensait. Mais les sages dirigeants recommandaient que nous, les petits gars de la base, n'en discutons pas, car ces choses devaient être laissées aux dirigeants. Mais ils ne soulevaient pas la question. « *Pourquoi ne vous êtes-vous pas évadés ?* » demanda Papadakis à son camarade Manousakas « *Qui vous a dit de ne pas vous évader ?* »

Les portes étaient à moitié ouvertes. Il n'y avait pas beaucoup de gardes, seulement l'officier et dix gendarmes, indifférents. Ils voulaient juste rentrer chez eux. On parlait d'une menace de tuer sur-le-champ quiconque s'en irait. Mais les staliniens savaient que cette menace était vaine. Tous savaient qu'une évasion aurait été très facile. Gianigoras a noté : « *Nous aurions pu nous évader sans rencontrer de résistance et nous aurions sauvé ainsi tant de vies* » ?

Nous, les trotskystes, étions plus isolés que jamais des staliniens et ne savions pas dans quel désarroi ils se trouvaient. Nous ignorions que certains pensaient comme nous qu'ils devraient s'évader. Mais, du fait du pacte Hitler-Staline, les dirigeants staliniens nourrissaient l'illusion que les Allemands ne leur seraient pas hostiles. Ils justifiaient cette alliance abominable de la même façon qu'auparavant les alliances abominables avec les impérialistes contre Hitler. Ils pensaient que les Allemands joueraient *fair play* avec Staline et donc avec eux et, au pire, ne les exécuteraient pas, même s'ils ne les laissaient pas partir. Ils croyaient que les « *pays pauvres* » comme l'Allemagne et l'Italie étaient dans leur droit contre les autres pays impérialistes d'Europe occidentale. Ils croyaient même à cette époque que le nationalisme d'Hitler était une espèce de socialisme !

Ainsi attendirent-ils l'arrivée des Allemands, expliquant : « *Si nous sortons d'ici, les Britanniques qui sont encore à Nauplia nous arrêteront* ». Manousakas écrit dans son livre de souvenirs :

« Il y en avait d'autres qui prenaient au sérieux les rumeurs, délibérément répandues par le comité du parti, que les Allemands, peuple hautement civilisé, nous traiteraient en civilisés. On nous laissait même nous demander si l'accord avec Hitler n'allait pas devenir une alliance. Je pense que la direction du parti était responsable de cette idée aussi fausse qu'immorale. Malheureusement nous l'avons payée par le massacre de centaines de prisonniers et nous avons perdu aussi la possibilité de conquérir le contrôle du gouvernement ».

Le front de la frontière s'écroula et les tanks allemands se ruèrent en avant. Les Stukas attaquaient sans relâche Acronauplie avec toujours plus de violence. De nombreux soldats, avec leurs officiers et des politiciens, embarquaient à Anapli de nuit pour rallier la Crète ou Le Caire. Un grand nombre de militaires britanniques furent tués en embarquant.

Un bateau qui transportait 400 tonnes de nitroglycérine et des soldats, fut attaqué par les Stukas et explosa après que les hommes aient réussi à quitter son bord. L'explosion secoua Acronauplie comme un séisme et des débris métalliques pleuvaient sur nos bâtiments. Deux transports de troupes furent coulés et le magnifique port que nous aimions regarder devint une mer de cadavres flottants. Les Stukas continuèrent leurs attaques sur un gros bateau échoué jusqu'à ce qu'on réalise qu'ils ne pouvaient pas le couler. Nous avons traversé toutes les horreurs de la guerre jusqu'à ce que finalement les Allemands prennent Nauplia.

Nous nous abritions pendant les raids dans une tranchée que nous avons creusée. Maintenant il y avait environ 560, peut-être 600 prisonniers en tout ? Nous et 600 autres, c'était tout ce qui restait des communistes, jeunes et vieux, qui ne s'étaient pas soumis au dictateur Metaxas. Parmi eux, il y avait les militants éprouvés qui avaient été en prison et en exil pendant 20, 30 années et plus et qui en avaient passé beaucoup en prison. Ils avaient été persécutés et torturés. Ils avaient fait pour le communisme des sacrifices énormes. Ils avaient fait l'expérience du premier éveil du prolétariat, de ses premières luttes et de ses révoltes. Et ils n'avaient pas peur.

Acronauplie était devenue une légende, un bastion du communisme et un symbole des luttes à venir. Mais les prisonniers d'Acronauplie qui avaient inspiré le peuple et avaient tant souffert sous la dictature, étaient trahis par une direction indigne. La vérité est que le stalinisme les a détruits parce que ses partisans étaient soumis à une direction corrompue. Les gardes de la prison étaient dans un état de panique totale pendant les bombardements. Ils se cachaient dans les abris, plus intéressés par leurs familles que par nous. Personne ne savait ce qui nous arriverait sous les fascistes.

Pendant un raid, alors que les nazis franchissaient l'isthme et allaient s'emparer du Péloponnèse, nous étions dans notre abri quand une voix se fit entendre dans un silence soudain. C'était Pouliopoulos. Il parlait calmement et fermement : « *Nous devons décider ici et maintenant comment nous allons nous*

échapper. Les gardes sont dans une panique terrible et si désorganisés que nous pouvons nous échapper, c'est sûr. Autrement ils nous livreront aux nazis ».

Son autorité était impressionnante. Ainsi parlait l'ancien secrétaire du Parti communiste. Sa proposition toucha au plus profond de nos âmes. On ne pouvait même entendre un soupir. Tous nous attendions que les dirigeants staliniens parlent.

J'ai saisi l'occasion pour parler. Il faisait noir mais on reconnaissait ma voix. J'avais toujours parlé au nom des trotskystes. J'avais toujours fustigé les staliniens dans ces discussions, bien qu'ils ne m'aient jamais donné même quatre minutes de temps de parole. Mais ils me respectaient. J'en étais à ma cinquième année d'emprisonnement dans les camps de concentration d'Acronauplia et Neokastro et, pendant ces cinq ans, ils avaient appris à me respecter comme révolutionnaire dirigeant. Je dis à voix forte : « *Nous devons décider sans hésiter de nous évader. C'est notre devoir révolutionnaire. De grandes luttes nous attendent. Nous réussissons et sans verser de sang. N'oubliez pas que les gendarmes ne veulent que rentrer chez eux. Il nous faut de l'audace ».*

Il y eut un instant de silence complet. Le dirigeant stalinien [**Kostas**] **Theos** non seulement rejeta notre proposition, mais nous attaqua : « *Votre proposition est une provocation. Elle vise à mettre le collectif en danger* ». Il nous dit que le commandant avait donné sa parole qu'il ne nous livrerait pas aux Allemands et que, dès que les Britanniques seraient partis, il nous libèrerait. La proposition d'évasion était **une provocation** ! C'était une accusation vile, une calomnie de nos efforts pour sauver la vie de centaines de combattants de classe, les meilleurs du mouvement ouvrier.

Si nous avions décidé de nous évader, il est hors de doute que nous aurions réussi. Les portes conduisant au bureau du commandant et à l'extérieur étaient presque toujours ouvertes car ses hommes comme **Arabatzis** et **Archibasilis** allaient régulièrement faire du commerce avec des groupes petits ou grands. Nous aurions pu facilement désarmer les gardes et, s'ils avaient résisté, nous aurions pu nous emparer des deux mitrailleuses qui étaient dans un coin de son bureau. Nous étions 600 et quelques gardes nous avaient dit qu'ils s'évaderaient bien avec nous. Notre évasion aurait réussi.

Si les partisans de Theos et d'Ioannides n'avaient pas capitulé devant eux et cru les propos de l'officier grec qui était l'un des mouchards de Maniadakis, nous aurions pu tous nous évader sans verser une goutte de sang. Quelques-uns d'entre eux étaient gagnés à notre idée. Gianogonas a écrit plus tard qu'ils avaient préparé une évasion basée sur ce que nous avions dit mais que Ioannides l'interdit au dernier moment.

Pire, Manousakas avait indiqué qu'il y avait des gendarmes de Crète à Nauplia qui nous aideraient éventuellement. Mais au lieu de l'envoyer à Nauplia pour régler ça avec eux, Ioannides envoya Archibasilis que les gendarmes ne connaissaient pas et qui ne lui ont pas fait confiance.

Dans l'intervalle, les staliniens avaient posté leurs propres gardes aux portes pour nous empêcher nous et les leurs de nous évader. C'était de la « *provocation* » parce que cela ferait courir des risques à notre « *liberté* » et à nos « *conquêtes* ». Notre « *liberté* » et nos « *conquêtes* » en camp de concentration !

Là il y avait l'occasion pour nous tous de nous évader. Mais dès que les anciens gardes ont été paralysés, il y en a eu de nouveaux, staliniens comme Zachariades. Les dirigeants staliniens, Ioannides et Theos avaient saboté notre plan. Comment était-ce possible ? La raison est qu'ils avaient de fatales illusions dans les alliés de Staline, les nazis, et pensaient qu'ils nous traiteraient comme si nous aussi étions leurs alliés. Le culte de Staline engendrait leurs illusions dans Hitler. Je me souviens d'avoir essayé de l'expliquer vainement à un ouvrier stalinien qui partageait la cellule, qu'Hitler deviendrait un super-**Wrangel** (10) contre l'Union soviétique, comme Trotsky l'avait prédit.

Les crimes des staliniens à Acronauplie avaient leurs racines dans la politique générale du Kremlin.

L'assassinat de Pouliopoulos : le camp de Larissa

Le 6 juin, les fascistes italiens exécutèrent sur les collines de Kournovo 118 militants, et parmi eux les trotskystes **Pantelis Pouliopoulos, Giannis Xipolitos, Nontas Giannakos** et **Giannis Makris**, ainsi que l'archiomarxiste trotskyste **Lambropoulos**.

Nous fûmes tous profondément secoués. Nous avons reçu le même coup quand, au camp de Neokastro, nous avons appris la mort de Trotsky. Un nuage de mort s'est étendu sur Kournos et nous avons juré très longtemps et très fort.

A ce moment, nous étions emprisonnés dans le camp de Larissa, qui avait été transformé en forteresse avec six rangées de barbelés, un mirador tous les 25 à 30 mètres, une mitrailleuse légère sur chaque mirador. Il y avait plus de 3000 détenus. Quand on ferma le camp de concentration de Trikkala par peur de la Résistance locale, les prisonniers furent démenagés à Larissa. Le camp était gardé par des soldats italiens.

Les staliniens, qui, sous la direction de Ioannides, avaient refusé de s'évader d'Acronauplie, furent envoyés à Larissa. Leur secrétaire était **Koulambas** et il y avait parmi eux **Siantos, Partsalides, Apostolou, Girogoratos, Ikonomides** et quelques autres [dirigeants du PC grec]. Ils étaient dans le bloc central, mais, naturellement, pas avec les prisonniers de droit commun. Isolés de la partie inférieure du baraquement, il y avait nos camarades, avec une douzaine de staliniens écartés par les autres, et qui avaient rejoint le collectif trotskyste et archiomarxiste.

Pouliopoulos avait une grande influence sur tout le camp. Il avait des contacts avec tous les prisonniers politiquement conscients, antifascistes, militants d'extrême-gauche, intellectuels et ouvriers. Tous l'admiraient et l'aimaient pour son esprit révolutionnaire, sa philosophie et ses talents. Il inspirait confiance en la révolution ouvrière et en l'avenir révolutionnaire. Il remontait le moral des faibles et des fatigués. Sa grandeur impressionnait tout le monde. Combien de fois avons-nous entendu dire : « *Ce Pouliopoulos, quel homme !* ».

Les staliniens étaient plus que jamais isolés des autres prisonniers. Ils essayaient en vain de nous isoler. Leur haine incontrôlée et leur malveillance venaient à la surface dès que des révolutionnaires les critiquaient. Leur hostilité à tous les nôtres était mille fois pire qu'à Acronauplie. Plus Pouliopoulos les attaquait pour leur social-patriotisme, leur collaboration avec les impérialistes occidentaux, leur soumission au capitalisme grec et toutes leurs autres trahisons, plus grandissait la haine qu'ils lui vouaient. Leur sauvagerie ne connaissait pas de limites.

Quand **Thanos Georgiades**, le fils de [**Giorgos**] **Georgiades**, le vieux dirigeant de l'ancien Parti socialiste, arriva au camp, Siantos lui donna sa couchette du haut, prenant pour lui celle du bas, mais lui dit : « *Surtout ne t'approche pas de ce Pouliopoulos* ». Partsalides aussi lui dit : « *Suis le cœur de ton père, pas sa tête !* ».

Lorsque Georgiades était venu [en 1925] défendre Pouliopoulos qui risquait la peine de mort pour trahison au procès dit des « *autonomistes* », il avait été traité de « social-fasciste » par le KKE. Quand la fille de Georgiades, envoyée par son père, lui rendit visite à l'hôpital, il lui dit : « *Ton père m'a sauvé la vie quand il m'a défendu devant la cour martiale sous la dictature de Pangalos. Dis-lui que je le remercie. Et maintenant, au camp de concentration, Thanos Georgiades, que j'ai connu socialiste convaincu proche des trotskystes, n'est pas autorisé à approcher Pouliopoulos* ».

Nikos Simos, un archiomarxiste de longue date, et trotskyste, fut arrêté le 6 janvier 1943. Il avait été dénoncé comme trotskyste au commando Piatsa. Il fut interrogé et torturé mais ils n'avaient aucune preuve. Ils continuèrent parce qu'il refusait de signer un document de dénonciation du communisme. Ils le mirent en prison à Calithrea. C'est là qu'il rencontra Thanos Georgiades. Trois mois plus tard, il fut envoyé au camp de Larissa. Tout le monde connaissait et aimait Nikos. Les staliniens le connaissaient très bien. Ils avaient peur de lui. Les trotskystes le connaissaient comme « *le cuistot* ». Il était honoré pour sa fidélité à nos idées et sa bravoure. Les staliniens refusèrent de l'admettre dans leur zone quand la police l'amena. **Koulambas**, le secrétaire du groupe stalinien, lui dit : « *Tu ne peux pas nous rejoindre tant que tu n'as pas dit que tu n'adresseras pas la parole à Pouliopoulos* ». Simos refusa et finalement fut retiré de la section des « *droit commun* » où on l'avait d'abord affecté, pour rejoindre le collectif trotskyste et archiomarxiste.

Pouliopoulos l'y accueillit. Il le connaissait depuis le célèbre procès des communistes après la mutinerie de la prison d'Assos (11).

Simos dormait à côté de Pouliopoulos. Il y avait 34 prisonniers staliniens et trotskystes dont Pouliopoulos, Giannakos, Xipolitos, Simos, L. Chiparas, E. Petsis, Besilbassis et d'autres.

Quand on ferma la prison de Trikkala, tous les prisonniers furent envoyés à Larissa. Parmi eux, Giannis Makris, Soulas, Krokos, Spaneas, Christos Hadjichristos, E. Petsis et Socrates et tous ceux qui ne s'étaient pas évadés d'Eubée avec Pouliopoulos, comme Giannakos et Xipolitos.

Nos gens étaient très efficaces dans leur travail d'agit-prop parmi les 3000 prisonniers. Tous les après-midi, il y avait de longs exposés-discussions et Pouliopoulos impressionnait tout le monde par ses connaissances, Tous les jours la police envoyait à 300 prisonniers travailler à l'aérodrome. Pouliopoulos et Giannakos, intellectuels, n'étaient pas très costauds, mais travaillaient dur, creusaient et entassaient la terre à côté de moi. Pour tous les autres, tout allait bien, car c'étaient des ouvriers solides. Ils allaient bien, malgré ce qu'ils avaient subi en prison et en exil. Les gardes nous surveillaient en permanence : impossible de ne pas travailler en ralentissant.

Tout en travaillant, nous discussions à voix basse avec les staliniens, à la différence du camp où nous ne pouvions parler avec eux. Leurs patrons s'agitaient dès que nous nous saluions simplement. Tous les après-midis quand ils parlaient entre eux, ils en venaient aux coups. Ils voulaient affaiblir ceux qui se rebellaient contre le règne de la terreur.

Les Italiens se distrayaient avec chansons et musique dans une taverne voisine et y amenaient des prostituées. S'il n'y avait pas eu d'Allemands, leur situation aurait été désespérée. Il y avait parmi les prisonniers cinq ou six Anglais. Ils se sont évadés après avoir acheté les Italiens pour qu'ils enivrent leurs collègues allemands.

Sabotage et terrorisme, armes à double tranchant

Il y eut un véritable soulèvement de tous, des staliniens et de nous. Nous rossions les *vlachs*, les mouchards du camp, qui faisaient beaucoup de mal. On convoqua une revue générale. Nous nous alignâmes et le commandant italien passa devant nous avec un *vlach* pour identifier ceux qui l'avaient rossé. Il désigna un cordonnier du Pirée et deux autres, immédiatement sauvagement battus qu'on emporta pour morts, sauf le premier qui fut hospitalisé. Puis ils furent placés en isolement.

Une nuit, vers une heure du matin, nous entendîmes des cris et des sanglots qui nous avaient réveillés. C'est Pouliopoulos qui découvrit ce qui se passait. Deux camions italiens venaient d'amener 200 enfants entre 8 et 12 ans, certains évanouis, d'autres sourds de peur, tous les autres pleurant et criant.

Pour venger la mort de trois de leurs soldats tués par la Résistance, les Italiens avaient attaqué le village voisin et tué tous ceux qu'ils avaient attrapés, puis brûlé les cadavres.

Ils avaient capturé les enfants, terrifiés par le massacre de leurs parents et les avaient amenés au camp en camion.

Pantelis était chaviré quand il entendit cela et explosa : « *Les brutes ! les meurtriers !* ». Puis il se tourna vers les staliniens : « *Saloperie de maquis !* ». C'était une méthode de lutte inacceptable. Le maquis avait tué trois soldats et les Italiens massacré les habitants et brûlé trois villages, et des centaines d'enfants se retrouvaient orphelins. Il n'y avait pas un seul acte de fraternisation entre soldats des deux armées contre leurs officiers comme l'exigeaient les principes léninistes. C'était de toute évidence un crime tant de la direction des social-patriotes que des fascistes.

Les trotskystes condamnaient la politique de sabotage injustifié et de l'assassinat de soldats allemands et italiens pour assister l'effort de guerre et la victoire des Alliés impérialistes, même si c'était fait sous le prétexte d'aider l'URSS, parce que cette tactique conduisait à un affrontement entre les travailleurs locaux et les soldats allemands ou italiens, approfondissait le gouffre entre eux, détruisait leurs perceptions internationalistes, poussait les soldats allemands et italiens vers les fascistes et posait la base de la destruction des révolutions grecque, allemande, italienne et mondiale. La tactique du sabotage est acceptable quand elle est intégrée dans une stratégie de révolution ouvrière par les masses, mais le sabotage au service de la guerre capitaliste n'a rien à voir avec la révolution.

Les staliniens ne se cassaient pas la tête avec ce genre de problème. Mais que se passerait-il avec les 3 000 prisonniers qui étaient en danger d'être condamnés à mort si le train déraillait ou s'il y avait une autre affaire de ce genre ? En juin, il y eut un autre événement qui provoqua la colère de Pouliopoulos et conduisit à la catastrophe de Nezero. Le maquis local apprit que, dans l'après-midi du 3 juin 1943, un train chargé de matériel de guerre italien allait passer. Il mina la ligne dans la tranchée de St Stephanos pour provoquer un déraillement et bloquer la ligne.

Il y avait dans le train 1 500 soldats qui ne savaient pas que les wagons étaient pleins de munitions. Ils allaient au-devant d'une mort certaine, pas seulement à cause des explosifs des saboteurs, mais à cause de l'explosion qu'ils allaient déclencher. Le 3 juin à 17 heures, le train entra dans la tranchée. Peu après, une terrifiante explosion. Les feux de l'enfer. Les wagons mis en pièces, les corps humains en chair et sang et des cris de douleur et appels au secours. Il y eut 600 morts et de nombreux blessés.

Nous étions profondément déprimés quand nous avons appris le sabotage. Les fascistes avaient déjà dressé et publié dans la presse une liste de prisonniers qui seraient exécutés en cas de sabotage du chemin de fer.

La longue agonie des otages

La nouvelle du sabotage était une condamnation à mort pour les prisonniers du camp. Les camarades qui étaient sur la liste se préparèrent pour leur exécution, écrivirent leurs dernières lettres à leurs êtres chers et embrassèrent leurs amis. Leur dernier salut à la vie fut sans peur ni larmes.

Le lendemain 4 juin, rien. Mais on était sombres. Le 5 juin la police arriva avec des camions. L'atmosphère était lourde. Les condamnés croyaient que c'était la fin.

La revue du matin fut convoquée très tôt. Le commandant fit aligner les prisonniers devant leurs baraquements. C'était une condamnation à mort et il commença à lire la liste des condamnés. Mais ce n'étaient pas les mêmes noms. On n'appela pas un seul de la première liste. Le journal local *Larissa* a écrit un article le 26 juin 1970 sur « un *grand et tragique anniversaire* ». Il disait :

« C'étaient d'autres noms. Que s'était-il passé ? Comment, qui avait modifié la liste ? Sous quelle influence ? »

L'espoir grandit. Peut-être qu'on n'allait pas les tuer. Ils ramassèrent leurs affaires, serrèrent les mains, grimpèrent dans les camions et partirent. Où ? L'après-midi ils revinrent, soulagés. Qu'était-il arrivé ? Larissa le 25 juin 1979 : « Comment les noms de la première liste avaient-ils été changés, les trotskystes introduits et les dirigeants KKE retirés ? ».

Pendant longtemps, on n'en sut rien. Puis la veuve de Pantelis Pouliopoulos, Felicia, rapporta le crime commis contre nos camarades au camp de Larissa par les staliniens de l'ombre. Il y avait parmi eux Zografos, un prétendu cadre intellectuel, un vieux chasseur de trotskystes d'Acronauplie. Il corrompit les responsables italiens responsables avec l'argent du parti pour inclure Pouliopoulos et les autres sur les listes. Il est possible que cet acte horrible fût perpétré par l'interprète qui, selon Simos, était un des êtres les plus répugnants qu'il ait jamais rencontré.

Plus tard, Felicia quitta la tendance Anastasiades et passa avec **Dimitrikareas** chez les staliniens. Elle n'a donné aucun détail. Sans doute avait-elle peur.

Pour en revenir à Larissa, tous ne partageaient pas l'optimisme de leurs camarades. A un garde qui disait : « *Veinards, savez-vous où on vous menait ?* », Pouliopoulos, qui parlait italien, répondit « Non » et l'autre expliqua que « *c'était pour être exécutés à Kournovo mais que l'exécution avait été remise* ». Elle avait seulement été retardée parce qu'on avait appris que le maquis voulait les libérer. Athènes a donné l'ordre de les tuer le lendemain. **Simos** nous raconte cette nuit :

« Couché à côté de Pouliopoulos, je sentais le besoin de lui dire quelques mots de réconfort, bien qu'il ne parût pas ému. "Peut-être on va vous transférer à une autre prison ? – Arrête, Nikos, m'interrompt-il, je l'ai entendu de mes oreilles, ils vont m'exécuter" ». Simos éclata en sanglots. (...) Pantelis le savait. Il avait entendu deux policiers qui parlaient et disaient "Si on ne les exécute pas, il faudra faire une fête avec un agneau rôti". Peut-être n'étaient-ils même pas antifascistes, humains simplement. Une autre fois, il me dit "Dommage, Nikos, je ne pourrai pas discuter l'archiomarxisme comme je l'espérais" ».

La sirène appela à 6 heures du matin. Elle appelait ceux de la liste. Les camions revinrent mais le départ était retardé. Ils attendirent midi. C'était la pire sorte de torture, cette agonie n'atteignait pas seulement les 150, mais 3 000 prisonniers. Puis le moment arriva. Scènes dramatiques. C'était exceptionnellement triste. Mais tous les visages exprimaient pureté et grandeur révolutionnaire. Staliniens et trotskystes marchèrent du même pas, fiers et sans peur.

[...] Un antifasciste italien de la brigade de cavalerie Pinerolo qui, après la capitulation de l'Italie, passa à l'ELAS avec ses hommes et 8 000 chevaux, décrivit aux dirigeants de l'ELAS, à leur école d'officiers :

« Pouliopoulos s'est comporté en héros. Il a dit en italien : "En nous tuant, vous vous tuez vous-mêmes car vous luttez contre l'idée de révolution socialiste" ».

La scène de l'exécution ne fut pas un drame mais un Golgotha, différent des centaines d'exécutions de gens de la Résistance nationale. Pouliopolos adressait un message de fraternité à tous les soldats de la terre, blancs, noirs ou jaunes, par-dessus frontières et partis, un message de révolution contre l'enfer de la guerre capitaliste. Son appel était l'appel qu'il fallait à une guerre à la guerre. Il voulait abattre grands et puissants, soulever les peuples opprimés contre l'impérialisme et la Sibérie contre le Kremlin. C'était une sonnerie de clairon dans l'esprit de l'Octobre russe. Paix aux peuples ; révolution mondiale ; à bas tous les despotes du globe et tout cela en quelques mots, avant l'ordre de tirer.

A Nezero, Pouliopoulos a écrit un message éternel de son sang comme les martyrs de Chicago et les Communards parisiens fusillés par « *la démocratie* » de Thiers.

Il avait pris sa place à la tribune de la révolution mondiale. Il appelait à la lutte. Les soldats n'étaient pas pour lui des assassins mais ses frères. Les vrais exécuteurs et assassins étaient dans les états-majors généraux, mais pas seulement ceux de **Hitler** mais aussi de **Churchill et Roosevelt**.

Je me souviens du moment où les Allemands vinrent à Acronauplie et nous regardèrent calmement derrière les barreaux, sans aucun mépris. Pouliopoulos me dit : « *Beaux gars blonds* ». Tous étaient jeunes. Hitler avait vidé les bancs d'écoles pour envoyer les enfants au front.

Il fallut au moins cinq minutes pour les tuer tous. Pantelis ne s'arrêta pas jusqu'à l'ultime seconde. Il avait bien entendu que des Italiens célèbreraient par une fête autour d'un agneau rôti, s'ils n'étaient pas exécutés, et c'est à leur cœur et leur conscience qu'il adressait ses paroles. Il espérait et ce n'était pas irréaliste puisque, de juin à septembre, après la chute de **Mussolini**, les Italiens fraternisèrent et l'antifascisme conquit l'Italie tout entière.

Il parlait lentement : « *Frères* ». Son émotion était palpable. Il parlait à ses amis de l'autre côté. Notre socialisme nous avait enseigné à tendre la main à nos camarades contre tous les ennemis de classe.

On peut imaginer cette scène dramatique. Des rumeurs à son sujet atteignirent tout de suite le camp. Les soldats et les condamnés se tournaient vers Pouliopoulos. La vie des 106 était suspendue à un fil. Les paroles de Pouliopoulos étaient leur unique chance.

Il y eut un silence mortel. Si l'un des soldats avait jeté son fusil, ils l'auraient tous fait. On leur donna l'ordre de tirer. Personne ne souleva son arme. Ils étaient trop bouleversés. Le fasciste qui les commandait tira son pistolet et abattit Pouliopoulos. Ainsi tomba cet arbre géant.

Nos autres camarades, Xipolitos, Makris, Giannakos et Lambropoulos tombèrent morts à ses côtés. L'animal fasciste responsable ordonna au peloton de quitter tout de suite les lieux comme si les victimes les pourchassaient. Les cadavres restèrent là où ils étaient tombés. Après 36 heures, les paysans de St-Stephanos vinrent les enterrer dans une fosse commune. [...]

La tragédie de Nezero pesa sur le camp de Larissa jusqu'à sa fermeture. Le 7 septembre, l'Italie signa un armistice. **Badoglio** prit le pouvoir et *finito* Mussolini, l'ancien socialiste, pendant qu'en Italie les ouvriers se préparaient au pouvoir et prenaient leurs usines. Les Italiens de Larissa eurent assez de chance pour rentrer chez eux.

Les Allemands prirent le contrôle du camp, enquêtant pour découvrir des communistes survivants. Tous ceux qui purent prouver n'être pas communistes furent libérés. Nos autres camarades d'Acronauplie, trotskystes et staliniens, dont Soulas et Krokas, furent transférés à Haidari. Ils subirent une autre agonie, achevée par les exécutions historiques du 1^{er} mai 1944 à Kaisariani.

[...] A la fin de son histoire, toujours en larmes, Simos ajouta que, parmi les objets de la Croix rouge donnés aux prisonniers, on lui avait donné une couverture marquée PP. C'était bien celle de Pouliopoulos.

Notes :

(1)Liste des articles publiés : février 1937, « Développements internationaux et situation politique en Grèce » (résolution) ; mars 1937, « Révolution et contre-révolution en Espagne » ; juin 37, « L'agonie de la bureaucratie soviétique » ; juillet 37, « A bas la dictature de Metaxas » ; 26 août 37, « La

mascarade de la dictature Metaxas » ; septembre 1937, « La campagne internationale pour le contre procès et la défense de Léon Trotsky » ; 28 octobre 37, « A la veille d'une nouvelle guerre impérialiste » ; 25 novembre 37, « La situation actuelle et sa signification » ; 25 décembre 37, « Et maintenant, dangereux traîtres » ; 5 mars 38, « Pour abattre la dictature », « Le procès Boukharine Rakovsky, Rykov » ; 25 mai 38, « Le roi a encore du bon temps – pour longtemps ? » ; 28 juin 39, « A bas les organisateurs impérialistes de la guerre »

(2) Castoriadis a toujours nié l'accusation portée ici par Karliaftis. Relevons qu'il fut admis dans le PCI français après-guerre et qu'il le quitta de lui-même lors de la scission du groupe qui allait publier *Socialisme ou Barbarie* (SouB). En revanche le texte signé Papandreou est connu.

(3) Nous ne discutons pas l'authenticité du document ci-dessus, mais il est de notre devoir de signaler qu'il ne peut être utilisé comme « preuve ». L'une des méthodes caractéristiques de Maniadakis consistait à répandre le soupçon parmi les **adversaires du régime en insinuant ou en affirmant que tel ou tel avait trahi, ce qui était faux.** (CLT)

(4) La correspondance entre Vitsoris et Trotsky conservée à Harvard donne une vue différente : la passion de l'actrice fut utilisée par le ministre pour essayer de discréditer le militant. C'est Trotsky qui conseilla à Vitsoris de « trancher le nœud gordien » en émigrant, de dire la vérité et assura qu'il le soutiendrait, ce qu'il fit. (CLT)

(5) Kostas Sklavos, vieux militant KKE, avait été membre de l'opposition de gauche mais ne fut jamais trotskyste. (CLT)

(6) A l'appui de ce texte, Karliaftis rappelle le proverbe « *Qui ne dit mot consent* ». Cette affirmation ne correspond pas à la réalité ; Trotsky et le Secrétariat international avaient été informés par Vitsoris, ce qu'on sait par les archives de Harvard, et, pour lui, le drame était qu'il approuvait les mesures prises et était en quelque sorte pris au piège policier. (CLT)

(7) Loukas Karliaftis, en prison en Grèce quand se tint la conférence, en a donné un résumé que nous ne reproduisons pas car les *Cahiers* ont publié l'essentiel des documents de cette conférence et nous nous en tenons à la question de la Grèce. (CLT)

(8) Raptis avait autant d'autorité qu'un autre délégué puisqu'il était reconnu comme tel et avait donc le droit de s'opposer à Trotsky sur ce point. (CLT)

(9) Sur tous ces points, Loukas Karliaftis manquait d'information. C'est en France, dans l'Isère (non pas « Yser » comme dit le texte anglais) que Raptis alla soigner sa tuberculose, après la conférence internationale. Il était dans un sanatorium à St Hilaire-du-Touvet. La librairie de la petite ville était tenue par les parents de **Marcel Hic**, un des dirigeants de la section française, puis de son travail international et, par eux, il fut en contact avec lui. Ainsi garda-t-il bel et bien le contact avec la direction qui le chargea, lors des voyages fréquents qu'il faisait en Suisse pour recevoir des soins, des courriers qui ne pouvaient pas partir de France. Il était évidemment au courant de l'essentiel du travail, puisque c'est à lui que l'on fit appel pour remplacer Marcel Hic, arrêté, et diriger le secrétariat européen. Il accepta, malgré un traitement médical inachevé et partit pour Paris où son premier souci fut de tenter de libérer le camarade Monat, chargé du « travail allemand », arrêté par la Gestapo. Il n'échoua que d'extrême justesse. (CLT)

(10) **Piotr Nikolaievitch Wrangel** (1878-1928), général tsariste et comte, commanda la dernière offensive des Blancs pendant la guerre civile en 1920, avec l'aide très importante des Alliés, et surtout des Français.

(11) Les détenus politiques de la prison d'Assos avaient refusé de travailler dans les champs. Le commandant de la prison les isola totalement. Le commandant ayant fait arrêter un dirigeant gréviste, les prisonniers assaillirent son bureau et les gardes tirèrent. Il y eut plusieurs jours de combat, armes à feu de la police contre mains nues. Pouliopoulos présenta une formidable défense des détenus.